

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 9

Artikel: Un succès oratoire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218622>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cherie, d'où résultera une perte sensible.

Les consommateurs viennent généralement chercher le lait une fois par jour, le soir. Quand le temps est beau, c'est une satisfaction pour nos gentes dames et jeunes filles de se rendre à petits pas dans la direction de la Laiterie. On cause en chemin de ci et de ça et quelquefois la conversation se prolonge de quelques minutes supplémentaires. L'heure de la laiterie est importante pour chacun et nos paysans sont heureux lorsqu'ils ont la satisfaction de toucher leurs mois de lait, car pour beaucoup c'est une des principales ressources.

Lorsque le temps presse, à l'époque des grands travaux agricoles, un voisin complaisant se charge de porter le lait contenu dans les boîtes ou bidons. Une ménagère alerte et robuste ou de jeunes garçons traînant un petit char et il faut aller vite, car il s'agit de rentrer encore deux chars de foin ou de blé avant le crépuscule. « Tu te dépêcheras », a dit le patron, et il s'agit d'obéir !

Les laiteries se sont transformées depuis quelques années; elles ont suivi les évolutions du progrès. Ici un moteur a été installé et il n'est plus nécessaire de se fatiguer pour la fabrication du beurre; là ce sont de belles presses à fromage, un foyer et une chaudière derniers modèles perfectionnés.

Partout la propreté, chose essentielle pour la bonne fabrication des produits laitiers. Mais elles sont nombreuses les Laiteries qui ne fabriquent plus, car les villes tentaculaires réclament une quantité de lait frais qui ira chaque année augmentant. Les caves à fromage sont vides et les étables à porcs ne sont plus habitées comme précédemment. C'est la vie qui se transforme et évolue, car les circonstances l'exigent et il faut suivre le mouvement.

A. Kb.

LES ABBAYES VAUDOISES

Il y a quinze jours, à Chexbres, a eu lieu une assemblée de délégués de l'Union patriotique vaudoise, qui avait pour but d'étudier l'organisation éventuelle d'une seconde réunion des Abbayes vaudoises, à l'instar de celle qui eut lieu, en 1922, à Bex, à l'occasion du Tir cantonal. Nous serons bientôt renseignés sur la décision prise par cette assemblée. En attendant et à ce propos, nous croyons bien faire de reproduire un intéressant historique de nos « Abbayes vaudoises » publié, il y a quelque temps déjà, par la *Feuille d'Avis du district d'Aigle*.

I

LES abbayes vaudoises ne sont pas nées du hasard. Leurs époques de fondation correspondent à des phases plus ou moins importantes de notre vie vaudoise.

Le goût des armes, et partant du tir en fut le principal créateur.

De tout temps, le Vaudois a été bon soldat, disons même le mot: « cocardier ». Est-ce un mal ? Certes non, et la guerre mondiale dont nous avons aussi supporté le poids, démontre que pour être respecté, il faut être respectable, et que les baïonnettes helvétiques constitueront toujours la plus sûre des barrières sur nos frontières.

Le cadre restreint de cet article nous permet seulement de faire défiler devant le lecteur nos abbayes, des plus vieilles aux plus jeunes, depuis cette milice bourgeoise de Grandcour, fondée en 1381, jusqu'à la Benjamine, qui n'a que quelques semaines d'existence.

Dans le bon vieux pays de Vaud, à l'époque où Moudon était capitale des Etats, on tirait le papegay (du vieil allemand « papagai » c'est-à-dire perroquet).

Le papegay se tirait fixé au sommet de plusieurs perches superposées, à une hauteur d'environ 50 mètres. L'oiseau, de la grosseur d'un pigeon, était en bois, claveté de fer, il était fixé à la perche par une tige de fer de six pieds de long.

Comme le tirage du papegay avait toujours lieu au mois de mai, on trouve dans les archives de quelques villes vaudoises la mention que le mai (ou Mé) sera levé pour telle date, on disait aussi tirer le Mé.

Parmi les privilèges dont jouissaient seuls les bourgeois de quelques villes plus particulièrement favorisées, on distingue la « franchises du papegay ».

Les rois du papegay, c'est-à-dire les tireurs qui abattaient l'oiseau, étaient pendant l'année de leur royauté, exempts des divers impôts concernant le souverain.

Ce privilège, accordé déjà au XIV^{me} siècle à Moudon (1387), fut confirmé régulièrement à Yverdon, Nyon, Moudon et Morges.

Le tirage du papegay fut aussi accordé à d'autres villes: La Tour-de-Peilz, Aigle, Baulmes, Grandson, Lutry, Romainmôtier, Echallens, Aubonne, Rolle, Vevey, Orbe, Lausanne, Oron, Cossonay et Payerne.

Avant l'invention de la poudre, on avait dans les villes, des compagnies d'archers et plus tard d'arbalétriers.

Dans le milieu du XV^{me} siècle, apparaissent avec la poudre les coulouvriers. Le tir à la coulevrine était de petite portée et mauvaise précision. Aussi voit-on subsister aux côtés des coulouvriers, les archers et arbalétriers. Au début du XVI^{me} siècle, l'emploi de l'arquebuse fait mettre au rancart la coulevrine et plus tard l'arquebuse à son tour démodée est remplacée par le mousquet, auquel succédèrent fusils et carabines.

Les plus anciennes abbayes vaudoises, à part celle de Grandcour, datent du XVI^{me} siècle. Elles sont la continuation directe des Compagnies de milices locales, composées des bourgeois autorisés à tirer le « papegay ».

Ce sont: les fusiliers de Moudon, 1527; les Tireurs à la Cible de Payerne, 1555; les Mousquetaires de la Tour-de-Peilz, 1574; la Compagnie des Mousquetaires de Grandcour, 1579; Société des Tireurs de la Bourgeoisie d'Aigle, dite des Mousquetaires, 1580; les Mousquetaires d'Yverne, le Tir communal de Leysin, la Société des tireurs de Corbeyrier, également les trois en 1580 issues du tirage de la paroisse d'Aigle; la Société militaire de Baulmes, 1595; l'Abbaye des fusiliers de Denges 1585.

Les vieilles abbayes furent fondées par les arquebusiers qui, en compensation de services spéciaux qu'ils étaient appelés à rendre, recevaient certains avantages entr'autres un « prix à tirer ».

Les arquebusiers devaient, dans les villes, garder les portes en temps de troubles. Ils aidaient au service du guet, les jours de foire. De là l'origine de nos vieilles abbayes qui s'érigeaient en confréries, suivant la coutume religieuse de l'époque. Les membres tous bourgeois du lieu, au début, se qualifiaient de « confrères ». Ces sociétés étaient très fermées et leurs règlements jalousement observés.

Nous avons parlé des arquebusiers des villes. On nous objectera que plusieurs endroits que nous mentionnons ne sont que de petits villages. Cela est vrai, mais si l'on trouve des sociétés d'arquebusiers dans des villages, cela provient du fait que le souverain disait à avoir une milice locale exercée, pouvant le suivre à « l'ost » et à la « chevauchée ».

Les abbayes du XVII^{me} siècle nous paraissent avoir été fondées par des soldats vaudois envoyés, à maintes reprises par LL. EE., de Berne à Genève, lors des entreprises savoyardes contre la ville.

Au reste, les sociétés mentionnées d'Yverne, Corbeyrier et Leysin sont issues de l'antique tirage de la paroisse d'Aigle; et pour Denges, n'oublions pas que les hommes du village devaient l'« ost » à la bannière du Pont de Lausanne.

Les troubles causés par la Guerre de Trente ans amena dans la Confédération et plus tard en 1653, la révolte des paysans bernois, réprimée par LL. EE. grâce aux troupes vaudoises,

enfin les premières guerres de religion amenèrent la création d'abbayes.

Disons encore que le mouvement militaire dont l'histoire nous permet de constater l'existence au XVII^{me} siècle, l'admirable organisation que Berne créa pour avoir non quelques troupes, mais tous ses sujets armés provoquèrent aussi la constitution volontaire de ces corps armés, contingents locaux, qui sont les abbayes vaudoises.

Ce sont: L'Abbaye des défenseurs de Bonvillars, 1606; Société des tireurs de la Bourgeoisie d'Avenches, 1611; l'Abbaye des fusiliers de Cuarnens, 1612; l'Abbaye des Mousquetaires de Champagne, 1625; l'Abbaye des Echarpes Blanches, Montreux, 1627; la Société de tir des Bourgeois de Pulley, 1628; la Société des fusiliers du Chenit, 1661; l'Abbaye des fusiliers de Bretonnières, 1626.

Le XVIII^{me} siècle fut celui des révolutions, et une guerre de religion en attrista le premier quart.

Cet état de choses provoqua un mouvement militaire dans le Pays de Vaud.

Plusieurs abbayes furent créées en commémoration de la victoire des troupes protestantes sur celles des cantons catholiques. On sait que dans la campagne de Villmergen (1712) les troupes vaudoises combattirent côte à côte avec celles de Berne et Zurich. La plus grande part de la victoire a été dévolue par les historiens aux troupes vaudoises.

Ainsi rien de plus naturel qu'en rentrant à leurs foyers, ces hommes aient éprouvé le désir de se revoir au moins une fois l'an et pour cela aient fondé une société d'abbaye. C'étaient les premiers symptômes d'un réveil national, et le Souverain bernois, tout en engageant ce mouvement qui formait des soldats de plus en plus exercés, le surveilla et le réglementa.

C'est surtout après la tentative de Davel que LL. EE. surveillèrent les abbayes vaudoises. Elles sentaient que c'était dans ces réunions de soldats que pouvaient germer les idées de celui qui le 24 avril 1723, donna à Vidy son sang pour la patrie.

Mais malgré l'étroitesse de la surveillance, le souffle puissant de la Révolution française aviva les idées d'émancipation, et 1798 arriva.

(A suivre).

Ingénuité. — Un Auvergnat, fraîchement débarqué à Lausanne, examine les étalages de comestibles.

— Qu'est ce que c'est que ça ?

— Une tortue... c'est très bon pour faire de la soupe.

L'Auvergnat prend la bête, la retourne :

— Est ce que vous vendez la boîte avec ?...

UN SUCCÈS ORATOIRE

LA Revue française *Pro vino*, qui cherche à maintenir à l'étranger le succès des grands crus de France, a demandé à un certain nombre d'écrivains français quelques pages à la gloire des vignobles de leur pays.

Voici ce qu'écrivit à ce propos l'humoriste Pierre Mille :

« Le plus beau, le plus complet, le plus immédiat succès d'éloquence que j'aie vu de ma vie, est dû à l'action puissante, et beaucoup plus salubre qu'on en aurait pu juger au premier abord, du vin de Bourgogne.

« Un de ses amateurs, un de ses amants, il y a une bonne pièce de quarante ans, à l'époque du Gouvernement de l'Ordre moral, du Seize Mai, de toutes ces histoires politiques qui aujourd'hui paraissent remonter à la nuit des temps, c'était le père Jacquout, je change son nom, mais ne change que cela. Dès 1843, et sous le second empire le père Jacquout, avocat à Paris, avait été considéré comme « un rouge ». Dans la petite ville de N..., en ce pays du Morvan où il avait pris sa retraite, il n'avait pas changé d'opinion. Il demeurait en relations avec les « meneurs » de Paris, pour parler comme des gens bien pensants qui n'étaient pas de son avis.

Et le père Jacquout, héros oublié des premières luttes de la démocratie naissante, fondateur de la République, n'avait point ce mérite, que certains discutaient : il possédait une admirable bibliothèque de ces vins modestes, mais intelligents et capiteux.

» Et voilà pour lui, comme dit le conteur oriental. Mais il me fallait expliquer ces choses pour faire comprendre ce qui va suivre. Après le « coup d'Etat » du 16 mai, on se souvient peut-être qu'il y eut dans toute la France une grande agitation. Il s'agissait de faire réélire les fameux 368 députés opposants de Mac-Mahon, qui du reste ne revinrent que 321, malgré la prédiction de Gambetta. On organisa d'extraordinaires campagnes électorales, ce fut une grande distraction pour les gens, qui n'en avaient pas encore l'habitude. Depuis, ils se sont blasés.

» Les citoyens de la cité de N... les plus héroïquement « rouges », ne pouvaient faire autrement que de mener ce qu'on appelait alors le bon combat. Ils décidèrent de provoquer une réunion électorale solennelle et contradictoire. Il leur fallait un orateur de Paris, un bon, un grand orateur. Donc, ils allèrent demander conseil à M. Jacquout, ce vaillant invalide des batailles antérieures. M. Jacquout leur désigna Pécolat, le courageux Pécolat, dont le verbe était retentissant, la haine de la tyrannie louable. Il se chargea de l'inviter; Pécolat, par un télégramme, fit savoir qu'il acceptait et qu'il arriverait par le train de 6 h. 45, pour la réunion qui avait lieu à 9 heures.

» Dans ce temps-là, j'étais loin encore d'être un électeur. J'avais dans les douze ans; et ma famille, par surcroît, professait pour les « rouges », des sentiments d'horreur scandalisés. Mais de vieux bouquins, découverts dans le grenier, avaient fait de moi, à son insu, un révolutionnaire fanatique, bien qu'ingénu. J'aurais donné ma part de paradis pour avoir été le président Boissy d'Anglas, saluant majestueusement la tête du député Féraud, qu'on lui présentait au bout d'une pique. Et M. Tartelasse, professeur de latin, victime du 2 décembre, m'avait pris sous sa protection et m'encourageait secrètement dans la bonne doctrine. Je lui jurais que je saurais m'échapper, le soir de la réunion, de la demeure familiale; il me jura qu'il me ferait assister, malgré mon âge, caché dans la coulisse du petit théâtre où elle devait avoir lieu.

» Il tint parole; moi aussi. Nous voilà donc à neuf heures du soir, en ce jour solennel, M. Tartelasse et moi, et le reste du Comité d'Union républicaine, M. Gollopeau, le médecin, M. Bourdin, le pharmacien, dans ces coulisses, attendant le grand homme, l'illustre Pécolat. On savait qu'il était venu, le Comité ayant été le recevoir à la gare, d'où on l'avait conduit, en cérémonie, dîner chez cet excellent M. Jacquout qui avait tenu de lui offrir l'hospitalité. Neuf heures un quart... Neuf heures et demie..., les électeurs dans la salle, s'impacientaient. Enfin, on s'échauffait; cela ne pouvait durer plus longtemps.

» M. Tartelasse, parti à la recherche de l'éloquent Pécolat. Il revint bientôt la mine inquiète :

— Il arrive, dit-il à voix basse, dans un instant, il sera là... mais il est dans un état, dans un état... Jacquout a sorti pour lui toute sa bibliothèque. Et il n'était pas habitué.

» Le Comité d'Union républicaine frémit. Il frémit bien plus encore quand il vit apparaître Pécolat. M. Tartelasse n'avait pas exagéré. Pécolat ne se tenait plus sur ses jambes. Pécolat était dans un état d'ébriété avancée, noyée, monumentale. Cela ne l'empêcha pas de se faire présenter tout le comité, d'un air imposant et de serrer toutes les mains avec un doux sourire, et de m'embrasser en m'appelant « le dauphin ».

» Le docteur Gallopeau, ayant pris silencieusement l'opinion du Comité, lui suggéra d'une voix suave :

— M. Pécolat, vous ne vous sentez pas bien. Le voyage vous aura fatigué... Le bureau va an-

noncer aux citoyens qu'une regrettable indisposition les privera du plaisir de vous entendre.

— M... moi ! interrompit l'illustre Pécolat, m... moi j... jamais senti mieux dans toute ma vie, j... jamais ! J... je vais, je v... veux parler... Et vous allez voir !

» Donc il défile, sur l'estrade, avec le bureau. Les électeurs, dès son entrée, constatent son dionysiaque enthousiasme, en déclençant aisément la cause. Les républicains se sentent d'avance anéantis, l'opposition réactionnaire triomphe. On hurle. Le docteur Gallopeau ouvre la réunion par une homélie que nul n'écoute. L'illustre Pécolat se lève. Il titube, il est radieux, il est souriant, il est amène, il est bredouillant, et pourtant sûr de lui. L'opposition réactionnaire se tord de rire. Elle chante : « Voyez ce beau garçon-là... » L'illustre Pécolat fait un geste, et l'ouragan s'arrête. On veut écouter, ce sera plus drôle.

— C... concitoyens, crie Pécolat, c... citoyens, j'étais v... venu ici dans l'intention de prononcer un l... long, un f... formidable et h... énorme discours, m... mais en descendant du train, je suis allé d... dîner chez mon ami Jacquout.

» L'opposition réactionnaire clame : « Ça se voit ». Mais Pécolat, splendide, poursuit :

— Ch... chez mon ami Jacquout... Et « je suis saoul comme un bonapartiste ».

» Et alors la tempête recommence, mais c'est une tempête d'applaudissements, un délire, un triomphe pour Pécolat. Tous ces Bourguignons qui sont là le saluent, l'approuvent, le portent aux nues par la pensée, veulent l'élever sur leurs bras, changés en pavois. Ils « sortent » les derniers contradicteurs, ils imposent silence aux autres orateurs qui veulent se présenter : « Vive la République ! Aux voix ! » Majorité écrasante, majorité comme on n'en verra plus.

» Et Pécolat, qui s'était rassis, essuie une larme, car il s'est attendri, et murmure à l'oreille du docteur Gallopeau :

— C'est le plus beau succès de ma carrière.

» Voilà comment le bon vin des frontières bourguignonnes, justement célébré, fut pour quelque chose dans la défaite du maréchal de Mac-Mahon, aux élections d'octobre 1877. »

POUR ÊTRE BELLE

*Pour être belle, il faut avoir
La figure toute poudrée
Et les yeux soulignés de noir ;
La bouche par trop colorée !
Il faut avoir mis un chapeau
Cachant à demi la figure ;
Montrant sa poitrine, son dos ;
Et, en été, porter fourrure !
Il faut des bas couleur de chair,
Des talons comme des bobines !
Il faut des cheveux d'un blond clair,
Alors qu'on est née châtain !
Il faut faire des menus pas,
Dans une jupe trop étroite ;
Avoir un toutou sur le bras,
Se déhancher de gauche à droite !
Il faut avoir l'air langoureux,
Un sourire énigmatique !
Il faut avoir, dans les cheveux,
Les chichis les plus excentriques !
Puis, ajouter, à tout cela,
Un tantinet d'extravagance ;
Pour le sexe charmant, voilà
L'apogée de l'élégance !*

29 janvier 1924. Pierre Ozaire.

Changez la virgule de place, s. v. p. — L'autre jour se présentait chez le syndic d'une commune, l'inspecteur des écoles, qui le pria de l'accompagner à l'école.

Pressé de travail, le syndic, de mauvaise humeur, murmure entre ces dents :

— Qu'a-t-il à venir m'ennuyer aujourd'hui cet âne-là !

Quoique ayant fort bien entendu, l'inspecteur ne dit mot. A l'école l'inspecteur explique à un jeune garçon, l'intérêt qu'il y a à bien punctuer.

— Allez au tableau et écrivez ceci, avec cette ponctuation.

— L'inspecteur d'école, dit le syndic, est un âne. L'enfant s'étant acquitté de sa tâche, l'inspecteur dit à un autre garçon de venir au tableau.

— A votre tour, écrivez la même phrase avec la ponctuation suivante :

— L'inspecteur d'école dit : le syndic est un âne. On voit d'ici la tête du syndic.



LE CHALET DU TORRENT

IV

Mais Ezéchiel était venu pour voir sa sœur seulement et n'avait nulle intention d'aller plus loin.

— Cependant, insista le montagnard, la mère Liver a mis de bien bonnes choses dans ce bissac que tu vois à mes pieds. D'abord, du moutz excellent, fait par elle, de la salée, de la tome de chèvre, du pain blanc cuit d'hier. — Et je n'ai pas oublié ma bonne vieille compagne de voyage pleine d'eau-de-vie, ajouta-t-il en poussant du coude la gourde pendue à son côté.

Ce discours manqua son effet ; les autres ayant l'air préoccupés d'autre chose. Piqué de ce qu'on ne lui répondait pas, le malin personnage ajouta :

— A moins pourtant que ma belle fille ne puisse supporter que Pierre-Louis quitte pour deux jours et une nuit le voisinage de ses jupons.

Cette grossière apostrophe décida sa victoire. Sur que son père voulait absolument l'emmener, le jeune homme hâta ses préparatifs pour éviter de plus aigres débats. Il recommanda Rose à son frère, l'embrassa tendrement à plusieurs reprises et partit, allongeant ses pas pour suivre de près ceux du robuste vieillard.

Le soleil se levait à peine qu'ils avaient déjà franchi toute l'étendue des forêts qui, du bord de l'Avançon, gravissent d'étage en étage les plateaux inférieurs jusqu'aux plus hauts pâturages.

Avant de continuer leur ascension dans la prairie découverte qu'ils avaient atteinte ; et où paissaient déjà les troupeaux, les voyageurs s'assirent sur un tronc d'arbre renversé, pour se restaurer par un léger repas.

— Sais-tu, dit le père, en reposant sa gourde à côté de lui, que ta cousine Marie-Julie vient de se décider à se marier.

— J'attendais cette nouvelle plus tôt, répliqua Pierre-Louis. Tant mieux ; surtout si elle prend quel'un de son goût.

— Voilà ! Les biens se touchent. C'est un garçon bon travailler. Ils ne sont romanesques ni l'un ni l'autre.

— Oui, mon père. Qui se ressemble, s'assemble : comme dit le proverbe. On ne lie pas dans la même gerbe l'avoine et le froment. L'essentiel, c'est de bien s'assortir. Chaque homme, paysan ou non, sent ce qu'il faut à sa nature pour le grand travail de la vie de tous les jours.

— Ma foi ! pour toi, je ne sais pas comment ta mère et moi nous avons pu produire et élever un garçon qui nous est si peu semblable. Nous en sommes toujours plus étonnés.

— Que voulez-vous, père ! Les temps changent, les idées aussi. Les montagnards ne resteront pas toujours la tête courbée sur leurs terres, calculant ce qu'elles rapportent ; ils s'apercevront pourtant bien une fois, comme je m'en suis aperçu, qu'il y a d'autres joies sur la terre que l'argent. Vous-même, mon père, n'êtes-vous pas content de m'avoir, là, près de vous. Et pourtant cela ne vous enrichit pas, au contraire, puisque je mange votre dîner.

— Tu as toujours été un enjôleux, dit le vieillard en riant. C'est vrai, que depuis que vous êtes allés vous établir dans ce diable de chalet vers le torrent, les semaines me paraissent beaucoup plus longues. Ne reviendrez-vous pas bientôt au village ?

— Si fait. Maintenant il n'y a plus rien qui nous en empêche. Demain, peut-être.

Remettant leurs fusils sur l'épaule, ils repartirent alors, traversant le pâturage en biais, escortés par les vaches curieuses. Ils voulaient en gagner les

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise

Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défranchis.